

rajuster sa coiffure, elle sourit un moment à son image.

Puis, devenant bientôt rêveuse, au lieu de continuer à se déshabiller, restant vêtue de son corset de basin et de son jupon, elle s'assit dans un fauteuil, ses petits pieds étendus, ses deux bras en croix sur son sein, comme si elle eût obéi à un instinct de pudeur, et pencha sa tête sur sa poitrine.

Quelles ont été les pensées de Mme Raymond pendant un quart-d'heure peut-être qu'elle est restée à cette place, je ne sais ; mais sa physionomie prit peu à peu une expression profondément mélancolique ; ses grands yeux bleus regardaient fixement dans le vide, et deux ou trois fois un long soupir souleva sa poitrine... Puis, sortant de sa rêverie et tirant de son sein un petit médaillon fixé à une chaînette d'or qu'elle portait au cou et que je n'avais pas encore remarquée, elle le pressa sur ses lèvres avec encore une ardeur passionnée... murmurant à demi-voix :

— Ah ! du moins... ton fils me reste.
Et elle passa sa main sur ses yeux humides. Sans doute elle songeait à son mari, mort depuis longtemps.

Bientôt minuit sonnèrent.
A ce tintement sonore, Mme Raymond eut un léger sursaut, frissonna légèrement, puis elle acheva lentement de se déshabiller, et...

.....
Ici, mon journal était interrompu et lacéré. Il était interrompu, parce que les événements se sont succédé si précipités, si graves, que je n'ai pu le reprendre que longtemps après cette époque.

Ce journal était lacéré, parce qu'après avoir retracé en traits de feu les derniers souvenirs de cette nuit fatale, je déchirai cette feuille, désespéré de ne pouvoir aussi effacer de ma mémoire la brûlante image qui l'obsédait.

Après une heure passée à épier ainsi honteusement, traiteusement Mme Raymond, j'étais rentré chez moi éperdu, ivre, fou d'amour et de désirs.

.....
De grand matin, je montai à cheval, prétextant d'une longue course et d'affaires à régler à Chambly. Je fis prévenir ma femme que je ne rentrerais que pour dîner, et peut-être plus tard.

J'espérais, durant cette journée de solitude, parvenir à me refréner par la réflexion. J'éprouvais aussi une sorte de honte de reparaitre devant Mme Raymond, après avoir, quoiqu'à son insu, indignement profané l'asile où elle était venue se réfugier.

Je ne m'abusais pas, il m'avait fallu une force surhumaine pour ne pas entrer dans la chambre de Mme Raymond, au risque d'un éclat terrible, car Jean et Charpentier logeaient tout près ; je sentais que si j'étais assez

insensé pour m'exposer une seconde fois à une tentation pareille, j'y céderais, quoi qu'il pût arriver...

A force de m'apesantir sur cette pensée infâme, je finis par l'envisager dans toute sa hideur, dans toutes ses horribles conséquences ; je revins chez moi plus calme, et presque repentant du passé. Cependant, pour plus de sûreté, je préférerais ne pas revoir Mme Raymond ce soir-là ; je fis dire que je me trouvais un peu indisposé, et je restai chez moi toute la soirée.

Il était environ onze heures, je me préparais à me coucher, lorsque mon valet de chambre vint m'avertir que Mme Claude désirait me parler à l'instant ; je la fis entrer. A son air inquiet et mystérieux, je devinai qu'elle avait quelque confiance à me faire ; je renvoyai mon domestique, et je restai seul avec elle.

— Eh bien ! madame Claude, — lui dis-je, — qu'y a-t-il ?

— Je crains d'avoir démerité de la confiance de monsieur.

— Que voulez-vous dire ?
— Mais j'aurai du moins en partie réparé ma faute.

— Voyons ! expliquez-vous, madame Claude !

— J'avais déjà remarqué que madame écrivait parfois de longues lettres, interrompues à plusieurs reprises ; aussi, maintenant, je me reproche de n'en avoir pas averti monsieur.

— Ma femme écrivait à sa mère, sans doute ?

— Non, monsieur, car les lettres que madame a écrites à madame sa mère, je suis chargée de les mettre à la poste.

— Et les lettres dont vous parlez ?

— Je ne sais à qui ni par qui madame les a envoyées jusqu'ici ; mais, ce soir, avant de se coucher, madame m'a dit : « Ma chère madame Claude, voici une lettre que je vous prie de mettre demain matin à la poste, vous-même, vous entendez... Vous-même, a ajouté madame, et il est inutile de dire à quelqu'un des gens de la maison que je vous ai chargée de cette commission. »

— Et cette lettre, à qui était-elle adressée ?

— Cette lettre, la voici, monsieur, me dit Mme Claude, en tirant la lettre de sa poche.

Je pris vivement la lettre ; elle portait pour adresse : *A Mademoiselle Hermance de Villiers, rue d'Anjou, No 17, à Paris.*

— Je n'oublierai pas cette preuve de votre zèle, madame Claude ; il est entendu que si ma femme vous chargeait d'autres lettres...

— Je les apporterai à monsieur, comme celle-ci.

Mme Claude sortit, et je lus la lettre suivante :

XLVII.

Albine à Hermance.

Lis bien attentivement cette lettre, mon amie ; cette fois, j'attends, j'exige une prompt réponse, ma tête est dans un tel chaos que lorsque je t'aurai tout raconté, tu verras peut-être plus clair que moi-même dans ma position : alors tu me conseilleras, ou plutôt tu me diras : « Voici où tu en es ; voici où tu vas : juge, prends garde, et décide toi. »

Certains passages de cette lettre te montreront pourquoi, dans des circonstances si difficiles, je ne m'adresse pas à Mme Raymond, en qui j'ai une confiance si légitime.

Tu as su, par ma dernière lettre, les excellents conseils que m'avait donnés cette adorable femme ; comment, grâce à elle, je suis sortie d'une abrutissante et honteuse léthargie.

Je t'ai fait le récit d'une de nos journées ; les autres n'ont été ni moins heureuses, ni moins bien employées, car les jouissances du cœur et de l'esprit sont intarissables ; enfin, tu as connu ma résolution de me transformer aux yeux de M. Duplessis, dans l'espoir de trouver en lui une tendre affection, seul bonheur qui me manquait, pour compléter la vie nouvelle que la mère de Jean m'a révélée.

Pour arriver à ce résultat, si vivement désiré par moi, j'ai tout tenté auprès de mon mari ; j'ai oublié avec quel cruel égoïsme il avait longtemps étouffé en moi tout ce qu'il pouvait y avoir d'intelligent et de généreux ; je me suis efforcée de lui plaire, de m'en faire aimer, comme je crois mériter de l'être. Enfin, je te l'ai dit dans ma dernière lettre, un inexplicable instinct me rapprochait de mon mari, comme si j'avais dû trouver dans sa tendre affection un abri, une sauvegarde contre un péril que je ressentais vaguement.

Ce péril (est-ce un péril ?) je le connais maintenant, peut-être ne l'aurais-je jamais deviné sans un revirement soudain dans les façons d'agir de M. Duplessis envers moi.

Cependant, je dois lui rendre cette justice, pendant quelque temps, il a fait son possible pour me témoigner quelque tendresse. Oh ! si tu savais, Hermance, avec quel bonheur mêlé de douces espérances, je le voyais se transformer ainsi, avec quelle ferme volonté j'écartais de mon souvenir tout ce qui pouvait me rappeler mes anciennes causes d'éloignement, comme je m'ingéniais à encourager M. Duplessis dans cette voie où nous aurions pu, je crois, rencontrer un jour notre bonheur commun !

Mais, hélas ! bientôt fatigué de feindre ce qu'il ne ressentait pas, mon mari est revenu à ses premières habitudes de sécheresse et de froideur ; souvent même il a accueilli avec une impatience, avec un dédain mal dissimulés, mon empressement à me rapprocher de lui ;

masquant à peine cette dureté par quelques dehors affectueux en présence de Mme Raymond, qui lui impose beaucoup, et qu'il écoute avec une profonde déférence.

Du moment où je me suis vue ainsi repoussée par mon mari, froissée dans mes sentiments les plus délicats, blessée dans mes plus généreuses espérances, je n'ai plus senti pour lui qu'un mépris glacial ; rien au monde, entends-tu, rien au monde ne me ferait désormais revenir sur cette impression.

Grâce à Dieu, la nouvelle vie que je dois à Mme Raymond est si riche en nobles consolations, que la conduite de M. Duplessis n'eût en rien altéré mes doux contentements, si l'indignité même de cette conduite n'eût, malgré moi, éveillé dans mon cœur une comparaison dangereuse.

Tu dois maintenant connaître aussi bien que moi M. Jean Raymond, par ce que je t'ai dit de lui ; je ne te surprendrai peut-être pas en t'avouant, ce qu'après m'être longtemps interrogée je me suis enfin avoué à moi-même, c'est que j'aime M. Jean Raymond.

Je te fais cet aveu sans rongir, Hermance, parce que je n'ai pas à rougir. M. Jean ignore cet amour, il l'ignorera toujours ; il ne peut le partager : il n'aime que sa mère, et je suis mariée.

C'est donc un amour sans issue possible. J'aime donc pour le bonheur ou pour le douleur d'aimer.

Jusqu'à présent, ce que j'ai senti est tellement confus, est si nouveau, j'ai tantôt de tels épanouissements de cœur, tantôt il se serre au contraire sous de si poignantes angoisses, et cela sans motif déterminé, que je ne sais encore, en vérité, qui l'emporte de la souffrance ou du plaisir... lorsque l'on aime.

Tout ce que je sais, c'est que j'aime... c'est qu'il n'est pas de jour où je ne me dise, tu sais, mon ancien refrain.

— M. Jean s'il avait pu aimer, aurait été... le compagnon de fête de ma jeunesse... tant rêvé par moi ; c'est un cœur chaleureux, passionné pour le bien, un esprit vif et gai, malgré les tristes préoccupations dont il est assiégré, un caractère ouvert, ferme, égal et charmant... Ah ; si l'on faisait à soi-même sa destinée, en serait-il une sur la terre ou au ciel comparable à celle-ci, Hermance :

« — Etre marié à M. Jean Raymond, et passer ma vie entre lui et sa mère... dis, n'est-ce pas là l'idéal du bonheur ? »

Voici au vrai où j'en suis à cette heure : Je cotoie peut-être un abîme affreux, mais je l'ignore ; jusqu'ici, loin de trembler et de me troubler, je me sens meilleure, plus généreuse, plus intelligente, plus sensible aux beautés de la nature, aux grandeurs de la pensée, enfin je me sens très calme, très forte et très résolue.

Si tu me demandes à quoi je compte employer cette force, cette résolution, je te répondrai : Je n'en sais rien ; mais il me semble que cet amour a vigoureusement trempé mon cœur. Je suis prête à tout événement... Quels événements ? Je n'en sais rien non plus, mais j'en pressens de graves.

Je viens de relire ma lettre, je la trouve parfaite, en cela qu'elle rend ce qu'il y a encore d'obscur et d'indéterminé dans ma position.

Vois maintenant, mon amie, à me conseiller.

Faut-il rester ici ?

Faut-il demander à mon mari de me laisser venir à Paris, passer quelque temps auprès de ma mère ?

Faut-il me confier à Mme Raymond, ce que je n'ai osé faire, parce qu'il s'agit de son fils ?

Faut-il m'abandonner aux douceurs et aux angoisses de cet amour ?

Faut-il tâcher de l'étouffer comme une pensée, comme une action mauvaise ?

Faut-il au contraire le conserver, le cultiver religieusement au fond de mon cœur, comme on enfouit un trésor pour les jours désastreux ?

Faut-il m'efforcer de songer à l'avenir et tâcher de le pénétrer, pour préjuger ou prévoir ce que maintenant il me réserve ?

Faut-il au contraire, ce que d'ailleurs j'ai fait jusqu'ici, m'occuper si entièrement du présent, employer si activement toutes les heures, toutes les minutes d'aujourd'hui, que je n'aie pas le loisir de penser à demain ?...

Je t'en conjure, Hermance, réponds promptement à toutes ces questions ; quels que soient tes avis, ils m'éclaireront sans doute...

Que suis-je enfin : une grande criminelle ?

Une femme très heureuse ?

Ou une pauvre folle fort à plaindre ?

Si tu le sais, dis le moi, le temps me presse ; j'attends ta lettre.

A toi toujours et du fond de l'âme.

A. D.
Réponds-moi à l'adresse de Mme la marquise de Berteuil ; je préviendrai Mme Raymond, car je ne veux pas que ta lettre tombe entre les mains de M. Duplessis.

Je me croyais bronzé contre la jalousie ; la lettre d'Albine dissipa mon erreur ; rien dans ses termes, dans les détails de cette correspondance, ne me donnait le droit de soupçonner Jean, d'accuser ma femme, seulement coupable de ressentir un amour involontaire. Cependant la lecture de cette lettre m'exaspéra.

— Mensonge, trahison que tout cela, — me dis-je avec rage. — Jean sera l'amant de ma femme, s'il ne l'est déjà... et il l'est, j'en suis sûr. Elle n'ose pas encore avouer cette indignité à son amie ; elle la prépre à cette révélation. Si effrontée que l'on soit, l'on ne fait

pas tout de suite, même à une amie, un pareil aveu... La misérable !... Oh ! je ne suis pas un niais... Je ne crois pas, moi, à l'amour platonique et ignoré de celui qui l'inspire. M. Raymond traite trop légèrement le mariage pour avoir eu le moindre scrupule, il m'aura supposé des torts ou il aura accepté comme tels les plaintes que ma femme lui aura sans doute faites. Ne me l'a-t-il pas dit : — que les torts d'un mari excusent l'infidélité de sa femme.

— Oh ! M. Raymond est un grand fourbe, il s'entend avec Albine, ils profitent sans doute de mes absences ! Misère de Dieu ! à cette pensée, la haine, la rage me suffoquent. Trahi, déshonoré, couvert de honte et de ridicule par mon ami... par un homme que j'ai sauvé en lui donnant ici un refuge ! Infamie ! double infamie ! Trompé comme tant d'autres, ma vie bouleversée. Oh ! je les épierai, je les tuerais... Et sa mère... Sa mère, cette Mme Raymond, confiant en elle comme il l'est, il l'aura mise dans le secret... Charpentier aussi ! Parbleu ! je suis leur dupe ! leur risée !... La mère a caché le jeu de son fils, en ayant l'air de vouloir me rapprocher de ma femme... C'était habile... Cela détournait mes soupçons ; et puis Mme Raymond a dû s'apercevoir de ma folle passion pour elle... Oui, et pendant que je soupire discrètement pour ses charmes, en amoureux stupide et transi, elle trouve piquant d'aider son fils à séduire ma femme, la femme d'un royaliste. C'est d'autant plus amusant que ce royaliste a sauvé ces jacobins du sort qu'ils méritaient. Le tour est charmant... un peu régence, cependant, pour ces stoiciens de l'ancienne Rome. Ah ! par l'enfer ! Jean a séduit ma femme !... Eh bien ! moi, cette nuit... tout à l'heure... je séduirai sa mère... de gré ou de force... Bah ! de force !... Qui sait ?... Ces femmes à grands caractères font généralement litière de la morale vulgaire... On connaît la chasteté proverbiale des Sempronia, des duchesse de Longueville, des Théroigne de Méricourt, et autres conspiratrices anciennes et modernes... Et, d'ailleurs, je n'ai pas le choix. Moi ! lui conter piteusement mon amour martyr... C'est me faire rire au nez. Si elle résiste ; si elle crie... Eh bien ! quoi ? si elle crie... son fils accourra. Tant mieux !

Duel à mort ; va pour un duel à mort : nos outrages seront égaux. S'il me tue, je ne serai pas du moins tué comme un sot. Oh ! sa mère ! cette femme... Non, ce n'est pas de l'amour, de la passion qu'elle m'inspire : c'est maintenant presque de la haine ! C'est je ne sais quel besoin farouche de profaner cette vertu superbe, cette grandeur héroïque qui met cette femme si au-dessus des autres femmes, autant par son caractère que par sa beauté... Tant mieux ! Plus grande aura été son élévation ; plus profonde sera sa chute ! Abaisser, humilier cette orgueilleuse créature, qui,

malgré son charme irrésistible, m'a si longtemps imposé une vénération presque craintive... Ah ! ce dut être pour Tarquin une volupté immense, terrible, que de voir à ses pieds la chaste Lucrèce !

Et de même que ces meurtriers qui s'enivrent de l'ivresse même de leur crime, en proie à un horrible vertige, devenu presque fou, je courus au couloir qui conduisait à la chambre de Mme Raymond.

Un secret instinct me disait sans doute qu'une seconde de réflexion m'eût montré l'infamie de ma conduite et fait justice de ce prétexte absurde dont je voulais couvrir mon abominable dessein : — que Raymond devait avoir séduit ma femme.

Je fis donc brusquement glisser le panneau dans sa rainure, et j'entraï brusquement dans la chambre de Mme Raymond.

XLVIII.

Mme Raymond n'était pas couchée ; assise près de la cheminée, elle était en toilette de nuit, lisant à la clarté d'une bougie. En me voyant paraître d'une si étrange manière, Mme Raymond se rejeta vivement en arrière, laissa tomber son livre et me regarda, frappée de stupeur ; puis soudain, se levant et courant à moi, sans songer au désordre de sa toilette, elle s'écria d'une voix palpitante :

— Mon fils... on vient l'arrêter ?

Je compris sa pensée. Mme Raymond, sa première surprise passée, ne pouvait s'expliquer ma brusque et mystérieuse apparition qu'en supposant que je venais l'avertir d'un danger dont son fils était menacé, et lui donner les moyens de s'y soustraire.

Ce cri arraché à la tendresse maternelle ne me toucha pas ; je dévorais du regard Mme Raymond à demi-vêtue. Saisissant tout à coup une de ses mains tremblantes, qu'elle tendait vers moi, je lui dis :

— Non... rassurez-vous... votre fils ne court aucun danger...

— Ah ! merci ! — s'écria-t-elle en me serrant la main dans un premier élan de joie et de reconnaissance.

Puis, réfléchissant seulement à la manière peu convenable dont elle était vêtue, elle croisa d'une main son peignoir, et, tâchant de retirer d'entre les miennes son autre main, que je serrais convulsivement, elle me dit d'un ton qui annonçait moins la défiance qu'une grande surprise.

— Puisque Jean ne court aucun danger, monsieur Duplessis ! qui vous amène donc dans ma chambre... à cette heure... par une entrée secrète ?...

— C'est que je vous adore ! — lui dis-je tout bas ; e tcouvrant de baisers la main que j'avais saisie tâchai de mon autre bras d'étreindre

la taille de Mme Raymond. Mais l'indignation, la colère, lui donna une force extraordinaire ; elle se dégagea violemment de mes bras, et se rejeta en arrière, en s'écriant :

— Misérable !... Infâme !...

Bien des années se sont passées depuis cette nuit, et je vois encore Mme Raymond, pâle, irritée, frémissante, l'œil étincelant ; ses longs cheveux dénoués pendant cette lutte d'une seconde, couvraient à demi ses épaules. Elle était admirable de beauté, de colère et de fierté farouche.

Loin de m'accabler, son aspect augmenta mon délire, et j'avançais vers elle, lorsque soudain j'entendis doucement frapper à la porte de Mme Raymond, et la voix de Jean qui disait :

— Ma mère, êtes-vous couchée ?...

— Mon fils... il va tuer cet homme ! — s'écria Mme Raymond.

Ce que j'éprouvai en ce moment, je ne saurais le dire ; fût-ce lâcheté, remords ou vertige, je l'ignore ; mais à la voix de Jean, je perdis la tête ; tout ce que je me rappelle, c'est que, revenant à moi, je me trouvai dans le couloir secret où Mme Raymond m'avait sans doute reponssé, en refermant ensuite le panneau de la tapisserie. Lorsque je pus rassembler mes esprits, la voix de Jean arriva jusqu'à mon oreille.

Tel fut son entretien avec sa mère, entretien dont je n'avais pu entendre le commencement :

— Je vous assure, ma mère, — disait Jean, — je vous assure que vous m'inquiétez beaucoup... vous êtes très pâle... et par instans... vous frissonnez. Tenez... encore à ce moment.

— Et moi je t'assure, mon cher enfant, que je n'ai rien... Je lisais... ; je me suis endormie sur ce fauteuil... tu m'as réveillée en frappant à ma porte... j'ai pris le temps de passer une robe de chambre et je t'ai ouvert... Encore une fois, si je suis pâle, c'est que le froid m'aura saisie en dormant ; n'aie donc aucune inquiétude et dis moi ce qui t'amène ici. Je te croyais depuis longtemps couché.

— Bien vrai, ma mère... vous ne vous trouvez pas indisposée ?

— Quand je te répète que non, mon cher entêté ; voyons... qui t'amène, conte-moi cela...

— Enveloppez vous au moins de ce châle, ma mère.

— Allons, bien. Es-tu content ? Me voilà enveloppée de ce châle... Maintenant je t'écoute.

— Depuis ce matin une pensée me tourmente... Il y a une heure, lorsque vous êtes venue me dire bonsoir... j'ai été sur le point de m'ouvrir à vous, mais je n'ai pas osé, car il se peut que je sois dupe d'une illusion. Mais si

je ne me trompe pas, la chose est si grave qu'après mûres réflexions je suis descendu, au risque de vous réveiller,

— De quoi s'agit-il donc ?

— Il s'agit de Fernand.

— Ah !...

— Vous savez, ma mère, quelle généreuse hospitalité il nous offre.

— Je sais cela.

— Il a par son dévouement en cette circonstance, effacé les torts que nous avons pu reprocher autrefois à sa légèreté ; mais vous le voyez, son cœur est resté ce qu'il était.

— Je le crois... ; il est resté ce qu'il était.

— Vous comprendrez donc, ma mère, combien je serais navré de causer, même sans le vouloir, le moindre chagrin à Fernand.

— En quoi peux-tu causer quelque chagrin à M. Duplessis ?

— Tenez, ma mère, je serais très embarrassé si je parlais à tout autre que vous ; et même avec vous...

— Eh bien ! même avec moi ?

— Je ne sais comment m'expliquer, car c'est à la fois si sérieux et peut-être si ridicule... si absurde...

— Achève donc !...

— Avez-vous remarqué que Fernand, qui nous avait toujours paru rempli d'égards pour sa femme, et qui même, dans ces derniers temps, redoublait de soins et de prévenances pour elle, la traite depuis quelque temps, avec une froideur à peine dissimulée ?

— J'avais remarqué cela, et attribué ce changement à ces légers nuages dont les meilleurs ménages ne sont pas exempts, mais où veux-tu en venir ?

— Nous avons souvent fait des lectures en commun. Quelquefois, tout en lisant, j'ai, par hasard, jeté les yeux sur Mme Duplessis, et presque toujours j'ai trouvé son regard attaché sur le mien... avec une expression singulière. Avant-hier soir, en sortant de table, j'avais, en passant dans la serre chaude, cueilli une fleur de passiflore, je l'ai pendant quelque temps gardée à la main. Mais Fernand m'ayant appelé pour remplacer Charpentier au billard, j'ai laissé la fleur sur une console ; presque aussitôt j'ai vu dans une glace Mme Duplessis prendre cette fleur, en mettant son mouchoir dessus, afin de n'être pas remarquée, puis sortir un moment et rentrer bientôt. Tout cela, je le sens, et je vous le répète, ma mère, tout cela est dans ma bouche du dernier ridicule... mais...

— Non, Jean ; non, cela n'est pas ridicule, cela est grave... Tes remarques me rappellent certaines circonstances, qui jusqu'ici m'avaient paru très insignifiantes, et qui le sont, je le crois, car Mme Duplessis est un ange de candeur et de vertu.

— Je le sais, ma mère ; aussi n'attacherais-

je aucune importance à des enfantillages de pensionnaire, si je ne croyais Fernand très jaloux. Or, il me serait odieux de penser que j'excite même involontairement sa jalousie, si peu fondée qu'elle soit. Je trouve Mme Duplessis charmante, je l'apprécie ce qu'elle vaut ; mais je ne suis pas le moins du monde amoureux d'elle... Toute ma crainte est que la froideur que Fernand lui témoigne depuis quelques jours n'ait la jalousie pour cause ; peut-être aussi, aura-t-il surpris quelques-uns de ces regards ou de ces enfantillages que j'ai remarqués moi-même.

— Est-ce que M. Duplessis t'a paru déflant, contraint avec toi ?...

— Non... pas précisément. Cependant, je sens par instinct qu'il y a quelque chose entre lui et moi. Aussi, ma mère, dans la position délicate où je me trouve vis-à-vis de Fernand, j'ai... sauf votre approbation... j'ai pris mon parti

— Quel parti ?

— Demain soir... je quitterai cette maison.

— C'est ton devoir, mon enfant.

— Je donnerai à Fernand un prétexte suffisant pour expliquer mon départ. Vous resterez ici avec Charpentier... et...

— Charpentier et moi nous partirons avec toi.

— Ma mère... c'est impossible. Cette retraite est sûre ; songez-y donc. Quitter cette maison, la nuit, sans savoir où vous irez.

— Et toi ! le sauras-tu où tu iras ?

— Mais moi...

— *Mais toi, c'est autre chose, n'est-ce pas ?* comme dans la comédie.

— Ma mère... de grâce, écoutez-moi !

— Allons, mon enfant ne parlons plus de cela.

— Eh bien ! Charpentier m'accompagnera ; mais, je vous en supplie, ma mère, restez ici, vous y serez en sécurité.

— En sécurité... Tu serais en sécurité, toi, si tu me savais exposée aux dangers que tu vas courir ?

— Mais moi... ma mère !

— *Mais toi, c'est autre chose...* Toujours comme dans la comédie. Voyons, mon brave enfant, pas de faiblesse ; n'avons-nous pas traversé de pires épreuves ? Lorsque mon frère a marché à l'échafaud... Ne nous désespérons pas à l'avance. Ta blessure est guérie. C'était là mon plus grand souci ; quant au reste, songeons que plusieurs de nos frères, n'ayant pu fuir comme nous, subissent, courageux et résignés, le sort qui t'effraie pour moi.

— Vous avez raison, ma mère... nous ne pouvons pas nous quitter. Pauvre et bon Fernand ! Quels vont être son inquiétude, son effroi, en apprenant notre résolution, lui si heureux de nous avoir mis jusqu'ici à l'abri des poursuites.

— Certainement ; mais, tu le dis, mon enfant, il vaut mieux aller au-devant du péril que de causer le moindre chagrin à ton ami. Maintenant il faut nous consulter avec Charpentier, voir sur quelle route nous pourrions nous aventurer, convenir des précautions à prendre... Nous n'aurons pas trop de la fin de la nuit pour cet entretien.

— Je vais aller éveiller Charpentier, et vous l'amener, ma mère.

— Non... va l'éveiller ; je t'attendrai dans le salon qui précède sa chambre, et là, nous causerons... Allons, viens.

J'entendis Jean et sa mère sortir de la chambre à coucher et en fermer la porte.

XLIX.

Je regagnai mon appartement par le couloir secret.

En rentrant chez moi, j'eus conscience de l'indignité de ma conduite. La générosité de Jean qui quittait un abri et s'exposait à tous les périls de la proscription plutôt que de me causer un chagrin, le silence de Mme Raymond envers son fils sur mon outrage, m'écrasaient de honte et de douleur.

Puis je pensai à l'avenir.

J'allais rester seul à seul avec ma femme, sans doute toujours occupée de Jean, malgré son départ, moi toujours bourrelé par le remords et l'obsession d'un amour insensé, car tous les souvenirs de cette nuit funeste où, pendant un instant, j'avais osé serrer Mme Raymond entre mes bras, étaient sans cesse présents à mon esprit.

Vingt projets se heurtaient dans ma tête, en songeant aux moyens de détourner de Mme Raymond et de son fils les dangers qu'ils allaient braver. J'étais en proie à une sorte d'agitation fiévreuse. Le jour vint. Espérant trouver au dehors un peu de calme et de réflexion, je descendis à l'écurie ; je me fis seller un cheval, et j'allais au hasard dans la campagne.

J'avais devant moi toute la journée pour prendre un parti, pensant que Jean et sa mère, par prudence, ne quitteraient ainsi qu'ils en étaient convenus, le château que le soir. Affronter les regards de Mme Raymond, après la scène de la nuit, était au-dessus de mes forces ; supplier Jean de rester, il ne fallait pas songer à l'y déterminer, car je connaissais l'inflexibilité de son caractère à l'endroit du devoir ; puis, d'ailleurs, sa mère ne pouvait consentir à rester sous le même toit que moi.

Alors, je songai à favoriser leur fuite, ou à leur trouver un autre refuge, cherchant dans ma pensée quel était celui de mes métayers en qui j'aurais assez de confiance pour lui demander de cacher mes hôtes ; mais là se ren-

contraient de nouvelles difficultés : le signalement de Jean avait été partout répandu ; mes fermiers étaient entourés d'assez nombreux domestiques, sur la discrétion desquels il était impossible de compter.

Enfin, après mille desseins abandonnés presque aussitôt qu'imaginés, je m'arrêtai à une résolution qui me semblait tout concilier ; elle donnait du moins quelques jours à Mme Raymond et à Jean pour se concerter et rendre leur départ moins dangereux.

Je me rendis à Chambly, de là je me proposais de renvoyer mon cheval chez moi, et d'écrire à ma femme que des affaires, imprévues m'appelaient à Châteauroux pendant quelques jours, que je la prévienrais de mon retour, et qu'en attendant elle eût à continuer de faire à nos hôtes les honneurs de la Riballière... Ma promenade à travers champs avait duré longtemps et dans une direction complètement opposée à celle de Chambly ; j'avais environ quatre lieues à faire pour m'y rendre ; j'arrivai vers dix heures du matin à l'hôtel de la Croix-Blanche, où Mme Raymond, son fils et Charpentier, étaient descendus avant de venir chez moi.

Je fis demander l'aubergiste ; il vint, me regarda très surpris, et me dit :

— Mais, monsieur... ils sont partis depuis deux grandes heures...

— Qui ? partis ?

— M, le marquis, Mme la marquise et leur fils. Je leur ai donné mon meilleur cheval et un cabriolet ; ils auront tout juste le temps d'arriver à Châteauroux pour le passage de la diligence.

J'eus assez d'empire sur moi-même pour dissimuler mon cruel désappointement, et je répondis à l'aubergiste :

— J'espérais rencontrer encore ici M. le marquis de Berteuil ; il a oublié chez moi un portefeuille ; je venais le lui rapporter et lui serrer encore la main... Malheureusement, il est trop tard.

Je remontai à cheval et revins en hâte chez moi, afin d'avoir quelques détails sur ce départ qui renversait mes projets. Je trouvai par hasard Mme Claude dans le vestibule ; je lui fis signe de me suivre, et une fois dans ma chambre, je lui dis, afin de rendre moins inexplicable le départ précipité de mes hôtes et d'éloigner les soupçons qui pouvaient les poursuivre :

— Le marquis de Berteuil est parti en sournois... Je le reconnais bien là... Comment cela s'est-il passé ?

— Ce matin à six heures, — me répondit Mme Claude, — Mme la marquise m'a fait prier de monter chez elle. — Ma chère madame Claude, m'a-t-elle dit, j'ai un petit service à vous demander. Pourrions-nous, avoir ce matin, une voiture pour aller jusqu'à Cham-

bly ! L'idée nous est venue d'une petite excursion au Bourg. Il fait un temps superbe. M. et Mme Duplessis ne sont pas sans doute encore éveillés ; il est inutile de les déranger. — Madame n'a pas encore sonné, — ai-je répondu à Mme la marquise ; — mais monsieur est sorti à cheval depuis une heure. — Alors, ma chère madame Claude, veuillez faire atteler tout de suite la voiture. — Je me suis hâtée de me rendre aux désirs de Mme la marquise...

— Ensuite !

— Lorsque la voiture a été prête je suis allée prévenir Mme la marquise, et, à ma grande surprise, j'ai vu dans sa chambre son nécessaire de toilette emballé, sa malle faite, et M. le marquis et son fils sont entrés, en tenant leur sac de nuit à la main. Monsieur pense bien que, malgré mon grand étonnement, je ne mesuis permis de rien dire.

— C'est bien cela, le marquis est toujours le même, dis-je à Mme Claude, toujours original... ; il a les adieux en horreur, et il ne quitte jamais autrement ses hôtes...

— Ah ! c'est donc cela, monsieur ; alors, je m'explique tout : rien de plus simple.

— Et Mme de Berteuil est partie sans voir ma femme ?

— Oui, monsieur ; mais Mme la marquise m'a remis une lettre pour Madame..., et M. Jean de Berteuil m'a remis cette lettre pour Monsieur.

Je pris la lettre et demandai à Mme Claude où était la lettre destinée à ma femme.

— Je l'ai remise à madame... Monsieur trouvera peut-être que j'ai eu tort...

— Ma femme est-elle chez elle ?

— Oui, monsieur ; mais madame... est enfermée.

— Comment, enfermée ?

— Lorsque, en portant à madame la lettre que l'on m'avait donnée pour elle, je lui ai appris le départ de M. le marquis et de sa famille, madame m'a fait répéter la même chose deux fois, comme si elle ne pouvait me croire : et lorsqu'elle a lu la lettre que je lui apportais, elle s'est mise à fondre en larmes, m'a ordonné de fermer ses volets et de ne pas rentrer qu'elle ne m'eût sonnée. J'ai voulu hasarder quelques mots, mais madame m'a brusquement imposé silence... ; je suis sortie et j'ai entendu madame pousser ses verroux derrière moi.

— C'est bien ! laissez-moi ; vous me ferez prévenir lorsque ma femme vous demandera.

Je restai seul, et je lus la lettre de Jean ; elle était ainsi conçue :

« Pardonne-moi, mon cher Fernand, de te quitter sans t'avoir serré la main, et dit du fond du cœur, combien ma mère, Charpentier et moi, nous te sommes reconnaissans de ta généreuse hospitalité.

» Des motifs qui n'ont pour toi nul intérêt,

nous obligent à abandonner le refuge que tu nous avais offert ; notre itinéraire est assez heureusement tracé, je crois ; nous pouvons espérer échapper aux recherches. Ma blessure est guérie, je puis donc sans aucun danger braver les fatigues et les aventures de ce voyage imprévu.

» Adieu, en hâte, mon ami, car après mûres réflexions nous venons de nous décider à partir ce matin, afin de rejoindre la diligence du Midi qui passe, nous a-t-on dit, à neuf heures à Châteauroux. Dès que nous serons à peu près en lieu de sûreté, je t'écrirai longuement, afin de calmer les inquiétudes de ton amitié.

» Encore adieu, Fernand ; tu es un brave cœur. Je t'aime et t'aimerai toujours comme mon meilleur ami.

» A toi,

» J. R.

» Ai-je besoin de te dire que ma mère et Charpentier sont de moitié dans ma reconnaissance et dans mes regrets de te quitter si brusquement.

Je m'attendais à cette lettre de Jean, et cependant elle raviva mon chagrin ; si imprudent que fût le départ de nos hôtes, il leur offrait du moins une chance de salut ; on savait à Chambly qu'ils étaient demeurés quelques temps chez moi, et on les avait conduits à Châteauroux, sans défiance ; peut-être, là, avaient-ils pu sans encombre trouver place dans la diligence du Midi.

Vers les deux heures, Mme Claude vint me prévenir que ma femme s'était levée, qu'elle paraissait fort souffrante et avoir beaucoup pleuré, mais qu'elle m'attendait chez elle, si je désirais lui parler.

Je me rendis alors auprès d'Albine.

L.

(Suite du journal.)

Lorsque j'entraï chez Albine, je la trouvai pâle, abattue, les yeux rougis par des larmes récentes.

— Eh bien ! — lui dis-je, — nos amis sont donc partis ?

— Oui, malheureusement pour moi et pour eux...

— Leur départ est en effet une grande imprudence...

— Et il me cause un cruel chagrin.

— Vous êtes franche...

— Ai-je donc à vous cacher que la présence et l'amitié de Mme Raymond m'étaient chères et précieuses...

— Elle vous a écrit ?

— Sans doute.

— Pouvez-vous me montrer sa lettre ?

— La voici, — me dit Albine.

Je pris la lettre et je lus ce qui suit :

« De graves motifs nous obligent à partir, ma chère enfant ; j'ai voulu vous épargner des adieux toujours pénibles, ne soyez pas inquiète, nous avons tout lieu d'espérer que notre voyage se terminera sans mésaventure.

» Quelques mots en partant, chère Albine, accueillez-les comme toujours avec confiance ; c'est une amie sincère, c'est presque une mère qui vous parle pour la dernière fois peut-être, car j'ai presque la certitude que nous ne nous reverrons jamais.

» Notre manière de vivre durant les mois passés, vous a montré quels trésors de ressources et de consolations on peut trouver en soi-même au milieu de la solitude.

» Mais vous n'êtes pas seule... et selon mes conseils vous avez tâché de pénétrer plus avant dans l'affection de votre mari ; il s'est, de son côté, montré plus cordial, plus prévenant à votre égard, et souvent vous m'avez confié avec bonheur les espérances que ce rapprochement faisait naître en vous pour l'avenir.

» Un léger dissentiment dont j'ignore la cause a amené, si je ne me trompe, quelque refroidissement entre M. Duplessis et vous, depuis quelques jours ; ce dissentiment sera passager, j'en suis convaincue ; vous avez trop besoin l'un de l'autre, votre bon accord peut et doit avoir de si heureuses conséquences pour votre félicité commune, que le léger nuage dont je parle disparaîtra bientôt.

» Si pourtant, contre mon attente et malgré vos efforts, cette froideur continuait, s'augmentait même ; si, par impossible, M. Duplessis redevenait pour vous ce qu'il était autrefois, alors, mon enfant, je vous en conjure, au nom de cette amitié que vous m'avez souvent dit vous être chère, n'oubliez jamais mes conseils : continuez de chercher de nobles consolations dans ces pures et douces jouissances qui vous ont consolé déjà ; retrempez votre courage dans la satisfaction de vous-même, et surtout soyez indulgente ; patientez, espérez, il est impossible que tôt ou tard votre mari n'adore pas ce qu'il y a de charmant et d'excellent en vous. Quoi qu'il arrive, quoi qu'il fasse, imposez-lui toujours estime et respect ; acceptez vaillamment votre condition ; renfermez-vous résolument dans le cercle de vos devoirs ; ne cherchez rien au-delà, vous n'y trouveriez que déceptions, rêves dangereux, ou regrets amers.

» Enfin, de peur que vos pensées, que vos vœux ne s'égarant parfois à votre insu, rendez-vous toujours rigoureusement compte de ce qui est juste ou injuste, bien ou mal ; et après cette épreuve infallible, je vous connais assez pour savoir que vous résisterez à tout mauvais entraînement.

» Certes, pour marcher ainsi seule d'un pas ferme et sûr, à travers les épreuves de la vie, sans puiser d'autres forces qu'en vous-même.

il vous faudra beaucoup de courage, beaucoup de persévérance ; il vous faudra lutter, souffrir sans doute, pauvre et tendre enfant ; mais, croyez-moi, à mesure que vous vous grandirez à vos propres yeux, à mesure que vous vous éleverez davantage vers l'idéal du devoir, vous verrez peu à peu s'amoinrir, puis disparaître ces difficultés, ces chagrins, dont vous vous serez d'abord effrayée.

» Quand je vous parle de *devoir*, chère Albine, il ne s'agit pas seulement de votre devoir d'épouse, mais de ce que vous devez à vous-même, ainsi qu'à vos frères et sœurs en humanité.

» Ces devoirs se résument en peu de mots : — Cultiver votre intelligence, affermir votre raison, élever, améliorer votre âme, consoler, alléger les douleurs et les misères de ceux qui souffrent ; en un mot, comme nous l'avons dit tant de fois : — il faut vivre en nous et autour de nous par l'esprit et par le cœur.

» Vivez toujours ainsi, chère enfant, et vous pourrez défier les plus mauvais jours ; si enfin vous ressentiez malgré vous quelques accès de mélancolie noire et sans cause, que j'appellerais presque un *chagrin de luxe*, regardez autour de vous, comparez votre sort à celui de ces milliers de créatures probes, laborieuses, intelligentes, fatalement, forcément vouées, elles et leurs familles, par l'ignorance ou l'ignorance sociale, à des privations sans nombre, à une misère atroce ; alors, en présence de ces maux, hélas ! trop réels, vous rougirez de vos chagrins imaginaires ; vous vaincrez, par les ressources de votre esprit et de votre cœur, cette tristesse vague, malsaine, impie, presque toujours l'une des conséquences de la satiété, de l'inertie, de l'oisiveté ou de la coupable insouciance de ce qui est juste, bien et beau.

» Loin de moi cette pensée que vous devez jamais tomber, pauvre enfant, dans cette sorte de dépravation morale commune à ces gens qui, blasés sur le superflu, tandis que tant d'autres manquent du nécessaire, cherchent l'amère et indigne volupté des peines chimériques ! Ah ! ces spleeniques maniaques, oisifs et trop repus, n'ont qu'à contempler les misères dont ils sont entourés, c'est de cela qu'ils devraient souffrir ! et du moins cette cause de souffrance serait vraie, généreuse, et pourrait s'apaiser par la pratique de la fraternité humaine.

» Mais non, non, vous échapperez à ces découragemens, à ces défaillances, chère Albine, vous serez heureuse ; vous vous ferez heureuse, parce que vous accomplirez vaillamment vos devoirs ; j'emporte cette douce certitude, fière de penser que, du moins, notre amitié n'aura pas été pour vous stérile.

» Adieu, chère et digne enfant, votre aimable et touchant souvenir reposera souvent mon

esprit, au milieu des agitations inséparables de ma vie et de celle de mon fils.

Encore adieu, chère Albine, songez à moi souvent, très souvent, et aimez-moi toujours aussi tendrement que je vous aime.

JULIETTE RAYMOND.

Je cherchai à me faire une arme de cette lettre, si sage, si maternellement prévoyante, écrite à ma femme par Mme Raymond, quelques heures après avoir été indignement outragée par moi... et je dis à Albine avec un sourire sardonique :

— Voilà de fort bons conseils... Vous les suivrez, je l'espère...

— Je tâcherai...

— Parmi ces conseils, il en est un surtout touchant des vœux, des desirs que vous ne pouvez former qu'en foulant aux pieds vos devoirs...; ces conseils qu'une femme aussi clairvoyante que Mme Raymond ne vous a pas donnés sans motifs... sans de graves motifs; ces conseils... je vous engage à les méditer, madame... à les méditer beaucoup.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Vous me comprenez à merveille..., puisque vous rongissez.

— Veuillez vous expliquer plus clairement.

— Ne m'y engagez pas, dans votre intérêt.

— C'est une menace, peut-être ?

— Peut-être...

— Tenez, monsieur Duplessis... croyez-moi, parlons sincèrement; nous y gagnerons tous deux, nous saurons au moins sur quoi compter pour le présent et pour l'avenir.

— Donnez-moi d'abord, madame, l'exemple de cette sincérité... je verrai ensuite ce qui me restera à faire.

— Eh bien! monsieur, je vais vous faire connaître la ligne de conduite que je suis décidée à tenir... D'abord, je veux oublier... pardonner, si je puis...

— Pardonnez... à qui ?

— À vous.

— La prétention est étrange... me pardonner à moi !

— N'insistons pas là-dessus... personne n'est meilleur juge que soi-même des peines que l'on a ressenties. Peut-être m'avez-vous blessée sans méchante intention... Je le désire, je le crois; aussi, vous dis-je, je m'efforcerai de tout oublier... et de n'avoir pour vous que de l'indifférence !

— Vraiment?... c'est fort heureux !

— Non, cela n'est pas heureux, monsieur, cela est triste... Oui, il est triste de penser que l'on a devant soi peut-être une longue vie à passer auprès de quelqu'un à qui l'on est indifférent, et qui vous est indifférent; mais, selon les avis de Mme Raymond, j'occuperai cette vie de telle sorte...

— Que je serai pour vous comme si je n'existais pas ?

— Non monsieur, j'accomplirai religieusement mes devoirs envers vous, ainsi que je les ai accomplis jusqu'ici... Je ne vous demande pas de changer votre manière de vivre, je me soumettrai à toutes vos volontés, je resterai ici... aussi longtemps, aussi isolée qu'il vous plaira... Je serai enfin telle que par le passé... Seulement, désormais j'emploierai mieux mon temps...

— Pour devenir sans doute une seconde Mme Raymond ?

— Pour supporter honorablement la vie que vous m'avez faite, monsieur.

— Ceci est d'une audace...

— Monsieur Duplessis, — me dit Albine, les larmes aux yeux, — je vous en conjure, soyez généreux; ne m'accablez pas, ne me découragez pas; quel mal vous fais-je? Ne devriez-vous pas, au contraire, sinon m'applaudir, du moins me traiter sans dureté, lorsque vous me voyez disposée à suivre les avis d'une femme dont vous m'avez mille fois vanté la haute raison ?

— Ainsi, je me serai marié... pour avoir près de moi presque une étrangère, qui se croira quitte envers moi lorsqu'elle aura surveillé ma maison et soigné ma santé si je suis malade ?

— Je n'ai pas été matériellement forcée de vous épouser, monsieur; je pouvais dire non, j'ai dit oui; j'ai consenti à ce mariage, je dois en subir les conséquences... acceptables... Quant à l'affection ou à l'indifférence... elles ne se commandent pas... ou plutôt, je me trompe... elles se commandent.

— Et je vous dis, moi, madame, que de l'indifférence pour son mari, à l'oubli des devoirs les plus sacrés, il n'y a qu'un pas !

— Pour certaines femmes, sans doute ?

— Pour vous aussi, madame, car je ne suis pas aveugle, on ne se joue pas de ma pénétration ! et maintenant que le départ de Jean me laisse la liberté de parler, de soulager mon cœur, je vous dirai : Osez donc me regarder en face, osez donc nier... que vous aimez Jean Raymond ?

— Je n'ai rien à vous répondre à ce sujet...

— Lâche dissimulation !

— Je vous prie, parlons d'autre chose.

— Vous aimez Jean !

— Je m'efforcerai toujours, croyez-le, de suivre les conseils de Mme Raymond, de me conduire envers vous loyalement, honnêtement, de rendre enfin votre vie aussi heureuse que possible.

— Cela n'est pas répondre, je vous dis que vous aimez Jean... Vous restez muette... Ah ! femme indigne... la honte vous écrase !

— La honte... et pourquoi la honte ? Eh

bien... oui, puisque vous me poussez à bout, oui, j'aime M. Jean Raymond !

— Vous l'aimez !...

— Je l'aime.

— Et vous avez l'effronterie, madame de me faire un tel aveu... le front haut ! le regard serein ! au lieu de mourir de confusion !

— Je n'ai aucun reproche à m'adresser... Jamais, sans doute, je ne reverrai M. Raymond; il ignore, il ignorera... toujours le sentiment qu'à son insu il m'a inspiré.

— Oh ! non, jamais vous ne le reverrez; jamais, c'est moi qui vous le dis...

— Je le sais...

— Et vous croyez, madame, que je serai assez sot pour garder près de moi une femme que je saurai continuellement absorbée par son amour pour un autre homme ?

— Voulez-vous me renvoyer chez ma mère ? Je partirai quand vous le désirerez.

— Pour vivre seule et à votre guise, n'est-ce pas ? Pour tâcher d'aller retrouver Jean, vous jeter à sa tête et traîner mon nom dans la boue ?

— Voilà des paroles, monsieur, qu'il me sera, je le crains, difficile d'oublier; quoiqu'il en soit, le nom que je porte sera toujours respecté, soyez-en certain; mais du moins ma pensée m'appartiendra.

— Vous avez donc juré de m'exaspérer ?

— Ce n'est pas contre moi que vous devez vous irriter, monsieur; j'avais oublié le passé, j'avais tout tenté pour vaincre votre froideur à mon égard, pour mériter une affection que vous m'aviez jusqu'alors refusée; j'ai été dédaigneusement repoussée, je ne me suis pas plaint, je ne me plains pas; imitez-moi, résignez-vous à une des tristes conséquences de notre mariage.

— Madame, il faut d'une façon ou d'une autre sortir de cette impasse !

— Je vous l'ai dit, si ma présence vous pèse, renvoyez-moi chez ma mère...

— Oh ! cela certes vous conviendrait à merveille... Mais ce serait aussi par trop niais de ma part.

— Préférez-vous voyager ? Laissez-moi ici, je ne me plaindrai pas de ma solitude.

— Quitter cette terre, où tous mes intérêts m'attachent ! où j'ai des capitaux considérables engagés !... vous êtes donc folle...

— Alors vivons ici... comme par le passé, je ne demande rien de plus... rien de moins...

— Comme par le passé ? Non, madame, cela n'est plus possible, mes illusions sont détruites. Je croyais avoir épousé une femme pieuse, soumise, ne songant qu'à ses devoirs.

— J'ai été, ... je suis, ... je serai toujours cette femme là, monsieur.

— Avec un autre amour dans le cœur, n'est-ce pas ?

— Pourquoi pas ?

Fernand Duplessis. — No 6.

— Ah ! si votre langue ne s'était pas déliée après dix-huit mois de dissimulation, je dirais qu'une telle réponse est le comble de l'ingénuité... Mais vous savez parfaitement la valeur des mots; aussi je vous dirai, madame, que votre : *Pourquoi pas*, est le comble de l'impudence.

— C'est de la franchise, voilà tout.

— Ainsi, vous croyez qu'il vous est permis d'aimer Jean Raymond ?

— Oui, monsieur, car après tout, qu'est-ce que cela vous fait ?

— Madame...

— Lorsque nous nous sommes mariés, vous êtes-vous seulement demandé si j'avais un cœur ? Non ! vous m'avez trouvée sans doute telle que vous me souhaitiez, puisque vous m'avez épousée; telle que je resterai : de quoi vous plaignez-vous ?

— Je trouve odieux que votre cœur, qui m'appartient comme votre personne, soit occupé d'un autre que moi...

— Monsieur... cet entretien durerait tout le jour, toute l'année, qu'il n'aboutirait pas à changer notre position. Restons-en là, de grâce, je suis abattue, souffrante...

— Oh ! le désespoir que vous cause le départ de Jean, n'est-ce pas ?

— Il est vrai... D'abord ce départ m'a causé un violent chagrin... Maintenant, je me sens plus calme.

— Mais, insensée que vous êtes ! Jean ne vous aime pas ; il ne vous aimera jamais.

— Je le sais ; aussi je m'abandonne sans honte et sans crainte à mon penchant.

— Oui, c'est ainsi que l'on s'habitue à se détacher de ses devoirs ; puis vient le jour où, lasse d'aimer l'impossible, on cherche le possible... et l'on tombe dans le dévergondage.

— Encore une fois, monsieur, cessons de grâce cet entretien, il est sans issue. Et je souffre...

— Soit, madame, cessons cet entretien ; mais rappelez-vous ceci ; de ma vie je ne serai votre dupe, votre jouet ou votre victime.

Et, le cœur rempli de fiel et de rage, je laissai ma femme chez elle et je rentrai chez moi.

.....
Ce que je souffris pendant les premiers jours qui suivirent le départ de Mme Raymond est impossible à rendre ; tourmenté toujours dans le même cercle, je ne pouvais sortir de ces alternatives :

Renvoyer ma femme chez sa mère, c'était un éclat scandaleux, et abandonner à l'entraînement des passions une femme de dix-neuf ans, portant mon nom. Or, mon orgueil et ma jalousie se révoltaient à cette pensée.

Puis me venait cette autre crainte non moins cruelle : notre séparation ne pouvait être qu'amiable, aucune raison sérieuse ne mo-